

JEAN-PAUL MARNIER

PICARO

Ou les aventures d'un égaré

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

MICHEL YASMINA	BORGNE CHRISTINE
BUGNY ISABELLE	PROVOST BERTHIER
MARNIER GAUMARD	LAURENCE
SÉVERINE	PROVOST ALICE
DECENEUX MALIKA	DORÉ MARGOT
ROUDET CHRISTOPHE	PLUCHERY ANGÉLIQUE
LACHOIX ISABELLE	GONCALVES MANUELA
BERNARD PAULINE	FERNANDO RAPHAËL
PIERRE MICHEL	SZILAGYI THOMAS
MICHELEZ DAMIEN	MARNIER ARTHUR
LYOTARD EMILY	THÉVENET CHANTAL
THEVENET-MARNIER CHLOÉ	ROUGEOT FLEUR
CADOREL GAËLLE	MORIN SÉVERINE
BARROIS QUENTIN	GAL AMÉLIE
COLLIN GEOFFROY	VANHERSECKE MARGOT
THEURAUD CÉLINE	GOURVÈS LÉNA
LÉPINE ÉLODIE	BESSAUD MÉLANIE
GAUMARD ROBERT	MASSABIE ELSA
MAGNAUD NATHALIE	CHARLES JARRY ISMÉRIE
AVRIL DUVERGEY LAURENCE	FERNANDES ÉLODIE
THEVENET ROMAIN	BERAUD MAXENCE
FOURCAULT MURIEL	CHRETIEN CLAUDIANE

Montage réalisé par Chloé Thévenet-Marnier à partir du tableau
de Pieter Claesz *Vanité à la plume d'oie* (huile sur bois, début du
XVII^e siècle)

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528539

Dépôt légal : juin 2026

« Ô gueux de cuisine, sales, gras et luisants, faux
pauvres, infirmes postiches, tire-laine du Zocodover et
de la place de Madrid, aveugles feints et diseurs d'orai-
sons, portefaix de Séville, bordeliers et truands, et toute
l'innombrable caravane que l'on entend sous le nom de
Picaro ! »

L'Illustre Laveuse de vaisselle, Miguel de Cervantès

PROLOGUE

Nous sommes aujourd'hui le sept novembre. L'hiver sera rude. Au loin, derrière les maisons, au-delà de l'impasse et de la voie ferrée, des voix s'élèvent, des bruits s'échappent. J'entends des mots qui sautent, filent, courent, volent, claquent, vacillent, bagottent et s'évanouissent. Ils sont, à cette heure, les seules choses qui me retiennent encore à la vie. Tout ce que j'ai aimé jusque-là n'est plus. Julie m'a quitté, mon père est mort et mes chats sont partis. Je suis un homme du passé, je le sais. Je n'aurais qu'à prendre ce couteau, là, et piquer juste ici en cet endroit où je sens du doigt battre le sang dans ma carotide. Rien de plus facile. Mais il y a comme un murmure qui me vient de la ville. Je me lève, j'écoute, je regarde. C'est le petit matin. Des corbeaux picorent de la charogne, ça picote et ça craille. Des rats dégringolent des caniveaux, ça chicote. L'eau déborde des égouts, ça ruisselle. Tout est blafard. Des lumières jaunâtres tombent des réverbères. Il pleut. On s'éveille, on s'ébroue, on se lève, on se farde, on se poudre, on s'attife. On marmonne, on chuchote, on tremblote, on marmotte. On évoque les morts, on parle de la dernière épidémie, chacun ses malades, chacun ses disparus. Mais tout ceci m'indiffère. J'ai l'égoïsme du déprimé, j'ai l'âme du suicidaire. Je ne pense qu'à mon malheur, je ne m'intéresse qu'à mes tourments. Je me retourne et voilà que je découvre mon visage dans le miroir. Quelle mine pathétique, quelle triste figure. Je suis un autre, assurément, un égaré, un imposteur. J'agite un bras, une jambe. Je grimace et gesticule. J'ai l'allure d'un mort-vivant. Des rêves, toujours les mêmes, m'assaillent, des rêves de monstres, de tripes et d'hécatombes. Une tasse de café est là, tout à côté, qui me regarde. À travers la fenêtre le ciel a pris un aspect de coton gaufré. Tout est pâle, terne, sale, sans soleil et sans étoile. Du côté de l'Hôtel Dieu des groupes d'hommes et de femmes se forment au hasard. On se rend au marché. Et je reste là, dans cette chambre aux allures monacales, où je me traîne, livide et souffreteux, du lit au fauteuil et du fauteuil au lit. Je ne suis plus qu'une carcasse d'homme, un squelette, un gisant. C'est à peine si je respire. Je sens que mes os deviennent lourds, que mes chairs s'amollissent, que ma peau s'effiloche, je me putréfie. Il me faut

faire quelque chose, quelque chose encore, mais quoi ? Je ne sais. Alors je finis mon fond de whisky écossais et je pisse en grimaçant. L'urine est jaunâtre. Je ramasse sur la table un comprimé de fluoroquinolone que j'avale avec le reste d'Aberfeldy. Et puis voilà que je me tords, voilà que ma poitrine s'embrase, que les brûlures me reprennent, que les ulcères me déchirent, que je m'enflamme depuis le cardia jusqu'à la gorge. La douleur, néanmoins, atténue mon désespoir et, pour l'heure, cela m'est nécessaire. J'ai l'œil vitreux, les épaules tombantes, la bouche de travers, les joues creusées. Mes idées s'écoulent à l'envi, inexorablement, à la manière d'une boue gluante qui finira par m'engloutir. De toutes les manières, je le sens, je suis en quête d'une fin. À ma montre il est maintenant huit heures, l'heure de la récréation, l'heure des turbulences. L'école des Échaliers, tout à côté, après le silence de ces derniers mois, résonne à nouveau du bruit des enfants. La cour reprend ses habitudes, joyeuse et semillante. Ça crie, ça grouille, ça ronronne, ça gazouille, ça bourdonne et ça chante. C'est l'heure du chahut et des cavalcades. Tout cela pourrait me plaire mais, en réalité, tout cela me fatigue. Je préférerais encore rester dans le silence du confinement. Je voudrais me dissoudre, je voudrais disparaître, n'être plus qu'un éclat punctiforme. Le prochain virus nous tuera tous, tant mieux. J'ai l'humeur assassine. À côté, des enfants sautent, volent, grimpent, crachent, se cachent, se frappent, se pourchassent et s'empoignent. Ils se jettent des cailloux, de la terre, du sable, rient, roulent, tapent, tournent, écrasent leurs semelles dans les flaques, luttent, sautillent, se dandinent, dansotent et se bagarrent. On les devine se donner des coups de coude, des coups de poing, des coups de pied. Ils se poussent, se frottent, se défient, se défendent, chougrent, pleurent, tombent et gigotent. Ce sont des moineaux volages, braillards, qui ne pensent qu'à s'amuser. Et c'est heureux. Je me revois ainsi, à leur âge, assis en tailleur à même le sol, installé à côté des latrines, allongé sur le ciment fissuré, me délecter de bois de réglisse et de caramels à un franc. J'étais entouré alors de grands gaillards au regard fiévreux. Nous échafaudions ensemble des plans secrets. La journée se passait ainsi à préparer les guerres et à provoquer les filles qui, le plus souvent, faisaient mine de ne pas nous voir en poussant de longs hurlements, clairs et stridents, qui nous ravissaient. C'était le doux temps des culottes courtes et des genoux écorchés. J'allais alors, avec gourmandise et curiosité, la bouille réjouie et l'allure débraillée, me

perdre au bout des champs, m'égarer sur les chemins qui menaient à la Loire. L'avenir m'appartenait. Je dénichais les merles, je piégeais les musaraignes, j'épinglais les papillons. Je fouinais, j'enquêtais, je pistais. Me reviennent en mémoire les arômes de menthe qui se mêlent encore aujourd'hui à l'odeur forte du goudron. J'étais insouciant et guilleret. Mes poches étaient remplies d'agates, de boulets d'acier et de billes rectangulaires. J'avais, accrochée à ma ceinture, une épée d'au moins six pouces. Elle avait été taillée d'une pièce dans une branche de noisetier. Souple et résistante, elle était incrustée, depuis la garde jusqu'à la pointe, d'éclats de coquillages qui formaient une sorte de mosaïque aux reflets d'or et de nacre. Je rêvais alors de gloire, de combats, de princesses et de baisers volés. L'arme avait été façonnée au moyen d'un couteau droit et d'une serpette en demi-lune que j'avais dû chiper quelque part sur l'établi paternel, au milieu des fils électriques et des tournevis plats et cruciformes. J'aurais pu, j'en étais sûr, de son tranchant, d'un coup sec, d'un geste précis, fendre en deux, comme on l'aurait fait d'une bûche sous la cognée, le crâne boursouflé des monstres marins, le corps scrofulueux des harpies piailleuses, les pattes acérées des dragons ailés et le suaire écarlate des messagers lucifériens. Mais, pour l'heure, je la destinais seulement aux abattis des brigands du cours moyen deuxième année, les grands. Et puis, depuis le préau où je me bagarrais, je courais, à la première sonnerie, jusqu'au couloir des salles de classe où séjournaient de mornes têtards qui nageaient sans fin dans de grands aquariums translucides, des aquariums semblables à des cercueils de verre. Je retrouvais ensuite, derrière mon pupitre, Monsieur Colneau, mon maître, qui, comme je finissais mes devoirs avant les autres, s'asseyait à mes côtés pour me raconter en chuchotant les aléas de la pêche à l'éphémère. L'air, alors, était chargé de senteurs de craie et d'encre encore humide. C'est ainsi que je fus, en un certain temps, heureux. À cette époque, derrière les palissades qui séparaient l'école du cimetière, de grands marronniers, alignés au soir comme des chiens de garde, nous fournissaient le gros de nos munitions. Nous avions des sacs de jute, dégotés sans doute dans les caves parentales, qui nous servaient de coffres-forts et nous permettaient de dissimuler le fruit de nos rapines. Nous étions les rois du monde. Aujourd'hui tout ceci me paraît loin. J'ai passé ces années de jeunesse près de Nevers. En hiver la ville était brumeuse, pâle, ses rues grises et maussades, ses trottoirs glissants. Au matin un

épais brouillard effaçait le bord des chemins et nous étions alors hésitants et maladroits. Nous trébuchions sur les racines des platanes, nous perdions l'équilibre sur les bouches d'égout, nous chutions sur les pavés, nous butions sur les bouteilles et les cartons éventrés. Le soir des stalactites s'accrochaient aux gouttières à la manière de poignards acérés. Mais, au printemps, la cité retrouvait une allure moins sévère, elle s'égayait du chant des oiseaux et du bruissement des arbres centenaires. La douceur d'avril annonçait les cavalcades des mois d'été. Nous ramassions des fleurs par brassées et nous les jetions à terre avant d'en faire des bouquets multicolores qui nous servaient de monnaie d'échange contre les glaces aux fraises de nos mères. Je me souviens, je dévalais les pentes du parc Salengro en patins à roulettes avant de gagner le chemin qui menait au marchand de guimauves et de barbes à papa. Il y avait aussi des pommes d'amour, rouges et croquantes. Elles collaient aux dents et, sous une carapace luisante, offraient une pulpe juteuse, fondante et divinement acidulée. Je me rappelle les bains de soleil des lézards nonchalants, le chant des grillons immobiles, et puis les déambulations maladroites des pigeons imbéciles qui tentaient d'esquiver les coups de pied qu'on leur donnait pour de faux. Je me rappelle du kiosque à musique, au centre des allées, juste à côté du manège à poneys. En juillet les forains, les acrobates, les magiciens et les dresseurs de fauves envahissaient l'espace. Ils s'affairaient en tous sens, précis, rapides, méticuleux. Parmi eux il y avait des clowns qui, à la manière de jongleurs malhabiles, lançaient en l'air des gerbes de quilles qui s'écrasaient au sol et soulevaient à l'impact des tourbillons de poussière qui nous aveuglaient. Les clowns dansaient aussi et se dandinaient comme des otaries enivrées. Ils me fascinaient et m'effrayaient tout à la fois. À cette époque, ils prenaient l'allure, au beau milieu de mes cauchemars, d'ogres horribles exhibant leurs gueules béantes, des gueules pleines de dents, prêtes à dévorer. Le cirque Zavatta plantait là son chapiteau, avec ses odeurs de fête et ses fanfares cuivrées. Je regardais les gamins qui pointaient leur nez par-dessus les rangées de thuyas. Ils se dressaient sur des boîtes de conserve éventrées qu'ils faisaient semblant de tenir en laisse. Ainsi, juchés sur leurs échasses de fortune, ils étaient pareils à des bergers pyrénéens. Tout ceci fut ma vie. Par temps couvert je portais une cagoule qui me mangeait les joues. Elle était rêche, grumeleuse, pleine d'acrocros et me grattait au sang. On aurait pu penser qu'elle était

farci d'une myriade de puces aguerries mais il n'en était rien, la laine, en réalité, simplement, chaude et grossière, me piquait sauvagement. J'étais fagoté à l'emporte-pièce, attifé comme un coquin. J'allais librement, j'errais, je traînais, je vaquais sans objet. Mes habits étaient trop grands, achetés ainsi pour qu'ils me durassent plus longtemps. J'étais chaussé d'après-ski, des après-ski que j'adorais et que je croyais avoir été découpés, réellement, dans la peau d'un animal mystérieux, le skaï, comme me l'avait affirmé un de mes oncles maternels, un imbécile doublé d'un fieffé menteur. Le skaï devait habiter le désert de Gobi, je le pensais tout du moins. Je devais ressembler à une sorte de lutin sautillant, dodu, vêtu à la va-vite, la braguette ouverte, les pans de chemise aux quatre vents. Ma mère tenait à ce que je sois bien couvert, même en saison printanière. J'aurais pu me rebeller mais, finalement, j'obéissais. Au bout du compte j'étais un brave garçon. Et puis, ainsi, je ressemblais à mes copains, nous étions de la même bande. Aux yeux d'une vulgaire pécore j'aurais pu passer pour un quelconque vaurien, mais, en réalité, ainsi affublé, j'étais pareil, selon les circonstances, à un chasseur de tigres, à un guerrier des Appalaches, à un tueur de coquecigrues ou à un pirate des mers du sud. J'arpençais, en rêve, les muscles saillants sous des nippes en loques, les plaines vierges et immaculées du terrible et mythique Arctique. J'étais un aventurier du pôle, un homme dont les pas crissent sur la neige gelée et qui perçoit, la nuit, par temps clair, l'appel languissant des sirènes cristallines. J'aimais les narvals, les chimères, les époustouflants hippogriffes et les sphinges nues. Ainsi fut mon enfance. Mon avenir, je le voyais peuplé de duels et de combats, de passions et d'amours sulfureux, d'étoiles et de ciels zébrés. J'avais de bien belles voisines, Laurence, que j'ai perdue de vue depuis si longtemps, et les autres que j'accompagnais sur les hauteurs d'une butte que nous avions baptisée « la montagne aux piverts », un endroit merveilleux, à quelques pas de l'église, en arrière, près de la salle des fêtes. C'était une colline couverte d'arbres aux essences autochtones. Des vignes plus ou moins bien entretenues y donnaient un picrate violacé aux arômes vinaigrés. Sur ses flancs étaient tapies des tribus d'Indiens apaches, sioux ou iroquois, des peaux-rouges armés jusqu'aux dents d'arcs, de flèches, de coutelas et de puissants tomahawks. Il fallait veiller au grain si l'on ne voulait pas finir scalpés. Mais nous étions prudents, les copines et moi, et nous ne nous écartions guère des sentiers balisés. C'est du moins

ainsi que nous nous imaginions pouvoir contrecarrer les dangers que nous nous inventions. J'ai toujours aimé les filles. Je les trouvais pleines d'esprit. Je les ai toujours aimées. J'étais séduit par leurs frimousses mutines. Très tôt j'ai compris qu'il me faudrait leur plaire. C'était une gageure, un défi, un pari. Il me fallait les faire rire, être drôle, gai, savoir parler. Dieu n'avait pas voulu que je fusse un bon danseur. Dommage. Les filles raffolent des bons danseurs, elles se jettent sur eux comme des mouches sur de la confiture, je ne sais trop pourquoi, c'est un mystère. Pour ma part, j'ai toujours eu la distinction d'un ours arthrosique. J'ai, m'a-t-on dit, les hanches soudées et le mouvement aussi naturel que celui d'un maître d'hôtel anglais. Les choses sont mal faites. Comble de malheur, j'étais petit, je le suis encore, replet, j'essaie de l'être moins. Mes coreligionnaires, les gars de mon entourage, étaient plus grands que moi, plus imposants, plus sportifs. Ils attireraient naturellement les regards et cela m'agaçait. Cependant je ne me décourageai pas et me dis qu'en l'état il me faudrait faire autrement, emprunter une autre voie, un chemin singulier. C'est ce que je fis. Je m'aperçus assez vite que j'avais un certain bagout, une facilité pour le cabotinage, la lutinerie et le marivaudage. J'en usai donc. Et je me rendis compte qu'ainsi j'obtenais quelques succès. J'avais sans doute hérité cette qualité de mon père. Mon père. Quatre ans, déjà. Lorsque nous revenions des prés, un panier en osier plein de pissenlits calé au fond de la remorque, il conduisait une mobylette bleue, une Peugeot, une cent trois. Moi, derrière, je m'accroupissais et comptais les coquelicots qui bordaient la route. Bouclettes au vent, nez dressé, j'étais fier et droit comme Artaban. J'ai, en écrivant ceci, sous les yeux, dans la pièce voisine de mon cabinet, la photographie d'un cycliste, un homme coiffé d'un béret basque. On voit son fils gentiment installé sur le porte-bagage. Il jette un œil de-ci, de-là, à la curiosité et l'espièglerie des bambins qui musardent. Son regard vif, lumineux, ses fossettes bien dessinées sont autant de stigmates que laisse le bonheur sur la bobine des enfants malicieux. Ce garçon est un prince, son père est un roi. Aujourd'hui je suis un homme usé, presque vieux. Quelques amis sont morts durant la dernière épidémie et j'attends mon heure. J'exerce comme psychanalyste. Je suis seul. Julie m'a quitté.

LA DAME DE BARCELONE ET SON ÉTRANGE HISTOIRE

La rencontre

On sonna à ma porte. C'était la première patiente de la journée. Elle entra et se dirigea vers la salle d'attente. Je l'entendis s'asseoir et feuilleter un magazine, tousser, taper du pied, bouger, se lever, ouvrir la fenêtre, se rasseoir, murmurer et soupirer. Elle devait être impatiente, sans doute nerveuse, les deux à la fois. C'était maintenant l'heure. Je me redressai et allai la chercher. Dès que je la vis je me dis qu'il y avait chez elle quelque chose d'étrange, je ne savais quoi, une extravagance, une ambiguïté. Elle était de taille moyenne, portait un tailleur sombre, un collier de perles autour du cou, une ceinture en cuir noir et un manteau gris souris. Elle avait un regard bleu, très bleu, souligné par une touche de mascara. Ses pommettes étaient discrètement poudrées. Des effluves de rose et de jasmin avaient envahi la pièce. Je remarquai que son col était légèrement retourné, son visage lumineux, son allure gracieuse, son sourire éthéré. Elle portait un rouge à lèvres garance et ses cheveux de jais, légèrement bouclés, lui donnaient l'allure d'une princesse des mille et une nuits. J'eus tout de suite le sentiment qu'il y avait chez elle quelque chose de dur et de tendre à la fois, une rudesse mâtinée de chagrin. Je la devinai bohémienne, marchande de filtres ou de potions, et m'attendis à ce qu'elle me prenne la main pour me lire l'avenir comme l'aurait fait une sorcière des Saintes-Maries, mais il n'en fut rien, elle se leva simplement et je la suivis. Elle venait pour la première fois. Elle posa son sac sur le canapé et se pelotonna dans un cabriolet de moleskine, celui qui se trouvait juste devant la bibliothèque. Elle me dit alors, en regardant autour d'elle, que l'endroit était chaleureux. Je souris. Elle jeta un œil aux livres de côté. Je m'assis. Quelques minutes plus tard je me décidai